

Quartett

Texte de
Heiner Müller

Mise en scène et scénographie
Sylvie Boutley

Avec
Sylvie Boutley et Jacky Boiron

Production : Cie La Roquille

Création : juillet 2009



Quartett, de Heiner Müller (critique de Cédric Enjalbert), Off du Festival d'Avignon 2009, salle Roquille à Avignon

« L'art dramatique des bêtes féroces »

Chaque création de Sylvie Boutley est un remarquable exercice de délicatesse. En témoigne, cette année encore, le « Quartett » monté dans son petit théâtre de mots : l'accueillante, discrète et préservée salle Roquille. Variation des « Liaisons dangereuses », ce texte difficile à la langue assassine de Heiner Müller (1929-1995) est délicieusement interprété par Sylvie Boutley en Merteuil lasse et Jacky Boiron en Valmont désabusé.

Sylvie Boutley, amatrice d'un théâtre de mots qui détourne, au théâtre, des œuvres non dramatiques est ici parfaitement à l'aise avec cette adaptation du roman de Laclos. Elle accompagne chacun des mots de Müller par une scénographie faite d'un décor en constant processus de construction et de reconstruction. Les deux piédestaux élevés pour ces « statues des désirs en décomposition » sont retournés pour devenir confessionnaux. Un dernier tour et, orné de fleurs tressées, séchées, déjà mortes, voilà l'un d'eux devenu tombeau. Les costumes sont du même acabit : discrets, à peine marqués par l'esprit du xviii^e pour la Merteuil, plus contemporain pour Valmont, à l'instar du décor, couleur gris béton, à mi-chemin du salon du xviii^e et du bunker, détail de didascalie voulu par Müller.

L'apparente désillusion des deux comédiens, libertins dépouillés aux corps décadents, au charme décati, pour qui la chair est triste, est très justement incarnée par le jeu sans effets de Sylvie Boutley et Jacky Boiron. Leur présence, leur évidente complicité, parachèvent le travail et offrent un spectacle délicat. La violence du texte sourd de la froideur de la joute verbale, de la brillance des traits d'esprit lancés au cœur, sans même aucune passion : « Quel ennui que la bestialité de notre conversation. Chaque mot ouvre une blessure, chaque sourire dévoile une canine. Nous devrions faire jouer nos rôles par des tigres. Encore une morsure, encore un coup de griffe ? L'art dramatique des bêtes féroces ». Ou l'art féroce de ces deux bêtes dramatiques. Assurément. ¶

Cédric Enjalbert / Les Trois Coups